

# Comptes rendus bibliographiques

Autor(en): **Nicod-Saraiva, Marguerite / Francillon, Roger / Hofmann, Etienne**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **6 (1973)**

Heft 2

PDF erstellt am: **14.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Gilbert GUISAN, *C.-F. Ramuz, ses amis et son temps*. Lausanne - Paris, La Bibliothèque des Arts, 1967-1970, I-VI.

Belle reliure d'un vert grave, titre or, livre guère plus haut que large, papier tendre craquant sous les doigts, mise en page harmonieuse, caractères amples, discrètement raffinés, illustrations abondantes, à la fois diverses et parfaitement fondues dans l'œuvre grâce à leur unité de ton, comment ne pas être saisi d'abord par la perfection matérielle de cet objet ? Pour présenter Ramuz, ses amis et son temps, Gilbert Guisan et la Bibliothèque des Arts ont réalisé une œuvre qui semble directement inspirée par le goût de l'exigeant, austère et voluptueux Ramuz.

A l'origine de cette publication, une trouvaille. Celle, en 1965, dans les caves de la Muette, d'une caisse vraisemblablement oubliée par Ramuz et qui contenait les lettres reçues de 1903 à 1914. M. Gilbert Guisan, qui préparait alors une publication de la correspondance de Bovy, voyait tout d'un coup son dossier prodigieusement enrichi et sa recherche changer d'orientation. Ramuz, à qui il avait déjà consacré une importante étude, revenait au centre de ses préoccupations. Il allait en quelques années multiplier le contenu de la fameuse caisse et c'est finalement six volumes de lettres et de documents, étalés de la jeunesse aux dernières années du poète, qu'il publia de 1967 à fin 1970.

Il fallait pour cela accepter des limites. Mme Berthe Buchet-Ramuz avait déjà composé deux très importants volumes, parus en 1956 et 1959, de la correspondance de son frère entre 1900 et 1947. A une exception près, M. Guisan n'allait pas reproduire les lettres parues dans cette édition. D'autre part, il ne fut pas autorisé à prendre connaissance des lettres adressées par Ramuz à Alexandre Cingria, son ami le plus intime. Un peu gênantes pour le lecteur qui devra consulter plusieurs publications parallèles pour suivre Ramuz au cours de son évolution, ces lacunes n'ont cependant pas empêché Gilbert Guisan de construire une œuvre d'ensemble avec le matériel qu'il a pu rassembler.

Et ce matériel est énorme. M. Guisan ne s'est pas contenté de rechercher toutes les lettres auxquelles celles qu'il avait en mains constituaient une réponse ou faisaient allusion — en tout 1201 ; il a pris la peine d'éclaircir chaque point obscur de chaque lettre et d'en donner l'explication ; là où c'était souhaitable, il a cité en note quelques lignes de personnages marginaux, des fragments du *Journal de Ramuz*, des critiques ; à la fin de chaque volume, il a rassemblé un nombre considérable de « notes complémentaires et documents ». De sorte que le lecteur ne se pose pas une question en lisant cette correspondance sans que sa curiosité soit aussitôt satisfaite, et stimulée en même temps.

Car cet appareil d'érudition, loin de surcharger le livre, le rend plus dynamique et prenant. Cela tient en grande partie à ce qu'au lieu de suivre le schéma habituel

des publications de correspondance — ordre chronologique, indépendamment des sujets traités et de l'identité des correspondants — M. Guisan a composé son recueil dans le dessein « de situer le poète dans son temps et de reconstituer à travers lui quelques années de notre histoire littéraire ». Pour ce faire, il a opéré un choix parmi les lettres dont il disposait, les a quelquefois allégées, et les a groupées autour de centres d'intérêt. Sous sa conduite, le lecteur parcourt ainsi les étapes successives d'une activité créatrice d'abord étroitement liée aux entreprises d'autres écrivains romands, par la suite plus solitaire, mais suscitant alors l'admiration de ceux qui, au-delà des frontières, se sentent attachés à Ramuz tant par la qualité de l'œuvre que par le sentiment d'une parenté spirituelle.

A travers les lettres qui se rapportent aux *Pénates d'argile*, à la *Voile latine*, aux *Cahiers vaudois*, à *Aujourd'hui*, celles qui concernent la polémique suscitée par les vitraux de Saint-François ou la mise sur pied de l'*Histoire du Soldat*, tous les écrivains, les peintres, les musiciens du pays romand apparaissent ici. On assiste à l'effort des jeunes, au début du siècle, pour renouveler l'art romand tout en restant dans la ligne d'une grande tradition. Mais quelle tradition ? Des tendances naissent, se précisent, s'affirment ; elles s'affrontent entre elles et luttent pour s'imposer au public. On voit ce public, à travers les lettres de directeurs de revues et des éditeurs, se choquer, s'indigner, se buter, avant de se laisser peu à peu éduquer par les artistes. Heureux complément du Berchtold — *La Suisse romande au cap du XX<sup>e</sup> siècle* — la publication de Gilbert Guisan plonge le lecteur au cœur même de l'action vécue.

Elle fait voir aussi, d'une façon d'autant plus saisissante que souvent on insiste sur l'incompréhension dont souffrait Ramuz, la sûreté et même la rapidité de son ascension. Dès sa première publication et tout au cours de sa vie, chacune de ses œuvres suscite des réactions pertinentes, des critiques circonstanciées, des encouragements, des louanges. De Lausanne et de Genève d'abord, de Suisse puis des pays voisins, les pairs de Ramuz viennent dire leur estime, les directeurs de journaux et de revues, les éditeurs le sollicitent, les artistes recherchent sa collaboration. Au répertoire du premier volume, on trouve les noms d'Adrien Bovy, des frères Cingria (et les lettres de Charles-Albert mettent ici et là une note bien savoureuse), d'Edmond Gilliard, de Gonzague de Reynold ; Thomas Mann, Jean Paulhan, Louis Aragon, Emmanuel Mounier, Jean Cocteau, Jacques Maritain, Bernard Grasset, Igor Strawinsky — pour n'en citer que quelques-uns — ont fourni la matière du dernier. Dès l'époque de la *Voile latine*, Gonzague de Reynold prévoyait que Ramuz serait le seul du groupe à devenir célèbre ; c'est de toute l'Europe que les témoignages d'admiration affluent finalement vers lui.

De tels messages sont infiniment précieux pour les lettrés — étudiants, érudits ou simples lecteurs — qui s'attachent à l'œuvre de Ramuz. Les études critiques aident à comprendre, elles répondent aux questions qu'un lecteur se pose en lisant l'œuvre. Mais les appréciations d'un artiste sont d'un autre ordre. Nous n'en citerons qu'une : « Vous êtes un grand musicien du silence », écrit Romain Rolland à Ramuz. Une telle remarque ouvre soudain des perspectives, elle fait rêver, elle invite à relire toute l'œuvre l'oreille tendue vers quelque chose d'exquis. Elle pourrait devenir le titre d'une très belle étude. Extrêmement riches en lettres d'artistes, offrant en outre toutes les critiques parues sur chaque œuvre au moment de sa parution, ces six volumes constituent une mine inépuisable de suggestions et de renseignements.

On ne saurait être assez reconnaissant envers M. Guisan d'avoir servi les lettres romandes, et la littérature, et la vie culturelle d'ici et d'ailleurs, en accomplissant ce gigantesque labeur si modeste qui consiste à rassembler et à donner au public des

documents. Une brève introduction à chaque volume, quelques lignes de présentation pour chaque groupe de lettres, à cela se limite la présence d'un guide qui s'efface pour, d'un geste, diriger le regard des visiteurs vers « l'objet ».

Un autre grand absent de ces livres, c'est Ramuz. A repenser le contenu des six volumes, à les feuilleter, on s'aperçoit avec un sentiment étrange que la voix du poète s'y fait entendre très peu. L'ami, le collaborateur, l'écrivain attaqué, sollicité ou fêté, y est présent dans un nombre restreint de messages, l'homme y transparaît quelquefois, mais qui chercherait dans ces lettres la vie intime de Ramuz, ses idées sur l'art et sur son art, son opinion sur les œuvres de ses contemporains, serait bien déçu. L'écrivain farouche ne pouvait prévoir que celui qui publierait sa correspondance renoncerait à livrer au public les lettres intimes ou simplement familiales qui tomberaient entre ses mains. Peut-être aurait-il moins fermé son âme secrète, peut-être aurait-il moins détruit de papiers personnels s'il avait su que son œuvre posthume serait traitée avec cet amour éclairé, efficace et si parfaitement respectueux.

Marguerite Nicod-Saraiva.

Jean-Pierre Duquette, *Flaubert ou l'architecte du vide*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1972, 186 p.

C'est une nouvelle lecture, fort intéressante, de *L'Education sentimentale* que nous propose Jean-Pierre Duquette. Il y adopte une démarche assez souple qui s'efforce d'arracher à cette œuvre mystérieuse quelques-uns de ses secrets : partant de la surface du livre pour en atteindre le cœur, il cherche à démontrer que ce roman, jugé sans forme par les critiques au moment de sa parution, est un roman construit rigoureusement et que sa forme est signifiante. On peut s'étonner toutefois que Jean-Pierre Duquette déclare, au début de son travail, vouloir rejeter une critique de caractère externe et se réfère constamment dans ses deux premiers chapitres à des connaissances de nature purement biographique.

Dans une première partie de son étude, Duquette met en lumière « l'obsession de la matière et des objets » dans *L'Education sentimentale*. En appliquant ainsi à une œuvre unique les analyses de Jean-Pierre Richard, de Gérard Genette et de Roger Kempf, il montre le rôle prépondérant des objets dans le roman : à première vue, ce « fétichisme de la matière » peut apparaître comme une garantie contre l'écroulement du monde et comme un moyen de s'approprier les êtres. Mais, plus ces objets sont nombreux, plus la hantise de leur dégradation est grande : la vente aux enchères des toilettes de Marie Arnoux, la profanation et la dispersion de ces vêtements qui, pour un fétichiste comme Frédéric, incarnent la femme aimée en personne, constitue à la fin du livre une véritable chute au néant.

Le deuxième chapitre de l'étude est précisément consacré à cette « chute au néant ». C'en est de loin la partie la moins originale : Duquette y analyse les deux modulations de cette dégradation, l'échec sentimental de Frédéric et l'échec politique de toute sa génération. Echec sentimental et apprentissage du néant si admirablement exprimé à travers des thèmes comme celui de l'eau, du rêve et du vertige. Echec politique rendu par l'ironie et la distanciation avec lesquelles Flaubert

présente les événements de 1848, tout en s'en servant pour donner cohésion et densité à son roman.

Les deux dernières parties de l'étude en constituent nettement l'élément le plus nouveau : après avoir montré combien *L'Education sentimentale* est le roman de l'échec, de la dégradation et du néant, Duquette s'efforce de préciser comment Flaubert, sur le plan formel, a réalisé son œuvre afin d'écrire un roman sur rien, mais un roman qui tienne en quelque sorte debout tout seul. Dans son troisième chapitre, le critique canadien analyse « les rythmes et les temps de cette dégradation » : temps du temps qui passe et non de l'événement, la durée dans le roman est « l'étirement d'une vacuité » ; les dates précises qui ouvrent certains chapitres du livre et qui peuvent à première vue sembler introduire un temps historique dans le flux de la durée sont faussement précises et ne débouchent sur rien, car, selon la propre expression de Duquette, le temps de *L'Education sentimentale*, c'est « la mesure de ce qui n'arrive pas ». La déchéance matérielle des personnages en paliers successifs, les rendez-vous manqués, les émotions qui se fondent dans le spectacle banal de la vie quotidienne, les constants télescopages entre le plan sentimental et le plan politique, où ce qui pourrait paraître important est pour ainsi dire gommé par la scène parallèle (ainsi l'insurrection de février 1848 survenant au lendemain de la trop facile victoire de Frédéric sur la Maréchale), tous ces éléments contribuent à rendre l'effritement d'un monde jusqu'à son anéantissement. L'étude des temps verbaux du récit — où l'imparfait fameux de Flaubert n'est pas seul en cause — confirme cette impression d'écoulement et de déperdition. Pourtant, dans ce monde où tout glisse au néant, l'écriture de Flaubert avec ses nombreux groupes ternaires, ses adverbes massifs et ses comparaisons à vide semble pétrifier le récit qui ne tient ainsi debout et n'échappe à la dissolution que grâce à la puissance du style.

C'est cette même préoccupation qui guide le critique dans la dernière partie de son travail : comment se fait-il que ce *roman-se-défaisant* reste un roman construit. Contrairement à ce que les contemporains de Flaubert lui ont reproché, *L'Education sentimentale* a une architecture que Jean-Pierre Duquette s'efforce de mettre en lumière sur des plans différents : au niveau des événements, il montre comment l'intrigue sentimentale et l'intrigue politique sont imbriquées ; au niveau des personnages, il la fait apparaître dans les relations de Frédéric avec les autres héros du livre. Mais c'est surtout au niveau plus formel de l'architecture des chapitres que l'analyse du critique se révèle la plus fructueuse, car il en dégage une véritable « grille structurante », d'où il ressort nettement que le roman est construit en miroir et que Flaubert crée ainsi « un univers de l'apparence, dans lequel tout n'est que réflexion, images renvoyées d'un réel comme absent, émietté, toujours insaisissable ».

Mais cette construction géométrique en miroir n'est pas le seul élément de l'architecture du roman : le redoublement de certaines scènes (ce que Jean Rousset nomme des doublets dans son étude sur *Madame Bovary*), le retour d'objets identiques dans des cadres différents, les intermittences du cœur de Frédéric, tout contribue à donner forme à l'informe et à faire du roman un ouvrage construit.

Dans sa conclusion, Jean-Pierre Duquette, tout en reprenant les divers points de son étude et tout en montrant les limites de son essai, fait nettement apparaître le caractère antiromanesque de l'entreprise de Flaubert, qui ne raconte pas ou qui raconte ce qui est le plus extérieur à son histoire, mais qui ne néglige pas « la palpitation de la vie même », cette petite vibration intérieure qui seule empêche le roman de sombrer dans le néant.

Roger Francillon.

*Les Artisans de la Prospérité — L'économie vaudoise des origines à la Première Guerre mondiale.* Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud, t. III, Lausanne, 24 Heures ed., 1972, 209 p.

*Les Artisans de la Prospérité* forment le troisième tome de l'Encyclopédie vaudoise dont les deux premiers — *La Nature multiple et menacée, Une Terre, ses Origines, ses Régions* — avaient déjà donné un avant-goût très prometteur de l'excellence de l'ensemble de cette publication. D'emblée nous pouvons dire que les pages, auxquelles nous consacrons ces lignes, ne démentent aucunement la qualité des précédents ouvrages.

Les *Etudes de Lettres* sont d'autant plus heureuses de présenter un des volets de l'Encyclopédie, que le comité de rédaction est formé en partie d'étudiants et d'anciens étudiants (ou étudiantes) en Lettres. Nous pouvons les féliciter d'avoir mené à chef ces pages si instructives.

Tout de suite, le lecteur est frappé par l'excellence de la présentation et la richesse de l'illustration, qui, judicieusement placée, soutient le texte et rend la lecture plus agréable encore. Trois index (géographique - personnes, institutions, entreprises - économique) facilitent une recherche dans l'abondance des faits ou des personnes citées. Le recours aux caractères de différentes couleurs et de différents corps, les notices marginales (biographiques, étymologiques ou lexicales), les rubriques « Coupures » dues au Professeur P. L. Pelet, rien n'a été négligé pour que la lecture soit agrémentée et facilitée : un mot rare ?... — une apostille nous dévoile son étymologie et nous en explique le sens ; un personnage peu connu ?... — une vignette surmontant un rapide portrait nous le rend familier. Par ces astuces graphiques, le livre est par là accessible aux gens que rebuterait un appareil de notes infra-paginales.

Le sous-titre, « L'économie vaudoise des origines à la Première Guerre mondiale », indique les limites d'un sujet considérable pour un livre de quelque deux cents pages. Mais encyclopédie n'est pas monographie ou traité ; les « Artisans de la Prospérité » font le tour de la question avec bonheur.

Les chapitres I-III définissent les trois facteurs structurels de notre économie : le défrichement, la forêt, les matières premières et l'outillage. Le bois est l'élément essentiel qui fournit l'énergie nécessaire aux industries exploitant les ressources minières ; les ferriers du Jura, les verriers, les salines en font une énorme consommation et si l'on ajoute encore les charbonniers, on comprend que l'un des soucis des Vaudois d'alors était la conservation des forêts et la réglementation de leur exploitation. Il fallut toutefois attendre le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle pour « passer de l'idée de récolte à celle de culture » (p. 91) ; c'est à cette question fondamentale que le chapitre XIII se consacre : « L'Avènement de la Sylviculture ».

Un élément important pour l'économie : le canton se situe au carrefour des routes européennes en tout cas jusqu'à l'ouverture du Saint-Gothard au XIII<sup>e</sup> siècle. Quels sont nos voies de communication, nos moyens de transport ? En quoi notre commerce en a-t-il bénéficié ? A ces questions répondent, dans l'ordre chronologique de l'évolution de tous ces phénomènes, les chapitres IV (« Les Voies romaines »), V (« Le Commerce à la Fin du Moyen Age »), VI (« La Vie des Villes »), VII (« Les Routes bernoises »), VIII (« La Poste des Diligences »), IX (« Les Naus, les Galères, les Barques »), XV (« Naissance du Tourisme »).

La configuration du sol et la position géographique déterminent ainsi l'orientation que prit l'économie du canton dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle : importance de l'agriculture et de la viticulture (chapitres X, XI, XII) et développement des

activités commerciales ou bancaires. L'industrie, dans le Jura, est encore celle du fer, mais elle s'oriente vers une industrie de précision et de « valeur ajoutée » ; le Moyen-Pays voit fructifier l'industrie de la construction avec la brique, la chaux, le gypse. Les Préalpes et les Alpes ont su mettre à profit la beauté des sites pour attirer les touristes. Lausanne (chapitre XIX), ville universitaire, voit aussi se développer les institutions bancaires et commerciales. Alors que la plupart des industries vaudoises sont de petite ou moyenne envergure, une seule, celle du lait et du blé (chapitre XVIII) atteint des dimensions imposantes.

Les artisans de la prospérité, ce sont ces hommes, ces entrepreneurs — les Thorens, Morandi, Held, Peter — qui, au prix d'un labeur acharné, ont su utiliser les ressources du pays et les faire fructifier. Parmi les ressources, il faut compter l'esprit d'entreprise de certains habitants parfois venus d'ailleurs pour collaborer à la prospérité vaudoise.

Rendre compte de tant de faits et de personnages qui ont mis le pays en valeur, n'est pas chose facile ; l'Encyclopédie a donc produit un ouvrage remarquable ne serait-ce que par sa richesse et son caractère exhaustif ; il est difficile de croire qu'ait été omis un établissement, si petit soit-il, quand il aurait fait figure de pionnier dans le canton.

Deux remarques critiques s'imposent toutefois à l'égard de cette publication : premièrement, il manque une introduction générale qui guiderait le lecteur et l'orienterait sur les intentions de l'ouvrage. Le livre a une unité indéniable, mais elle ressort mal à une première lecture ; en justifiant l'ordonnance des chapitres, une introduction aurait facilité la lecture. La deuxième remarque porte sur l'aspect trop technique de certains chapitres (en particulier le chapitre X), qui sont d'abord plus difficile pour le profane. Ceci est dû à la rédaction faite par des spécialistes certes (et nous nous en réjouissons !) mais non des spécialistes-enseignants ; en conséquence la rédaction manque peut-être d'une certaine didactique ; ce défaut est d'ailleurs évité dans les pages dues à la plume des professeurs Pelet et Rieben.

A ce point de vue, signalons que le livre a par contre les qualités de ses défauts : les responsables de la publication ont fait appel à des personnes quotidiennement aux prises avec les problèmes de l'économie vaudoise et dont la compétence est indiscutable (Service cantonal de l'urbanisme, Chambre vaudoise d'agriculture, Association des industries vaudoises, etc.) ; ceci prouve, d'une part, le sérieux de l'édition et, d'autre part, témoigne de la volonté de rédiger un livre sur l'économie vaudoise par des Vaudois : *Les Artisans de la Prospérité* sont un livre du cru.

Un tour d'horizon des origines de l'économie vaudoise manquait encore ; une lacune vient d'être comblée par un livre accessible à tout lecteur aussi bien qu'au chercheur intéressé par certains aspects encore obscurs : immense qualité d'un ouvrage qui s'ouvre sur la recherche d'un domaine peu exploité !

Etienne Hofmann.

*Philipp Albert Stapfer, Briefwechsel 1789-1791 und Reisetagebuch.* Hrgn. von Adolf Rohr, Aarau 1971, 304 p.

Après la publication de plusieurs lettres de Stapfer d'Angleterre et de France<sup>1</sup> et une étude sur la formation spirituelle de Stapfer<sup>2</sup>, Adolf Rohr apporte aujourd'hui de nouveaux documents de la même époque qu'il a découverts dans différents fonds d'archives. Quarante-trois lettres de la main de Stapfer et son journal de voyage à Londres donnent une image vivante d'un jeune patricien bernois découvrant le monde.

Ce fils de pasteur, dont la mère était une Burnand de Moudon, avait reçu de ses parents une éducation très soignée. Le goût des études, un sentiment religieux profond, alliés à la finesse et aux bonnes manières, avaient fait du jeune Stapfer un jeune homme accompli que son bilinguisme aidait encore. Après avoir terminé brillamment sa théologie à l'Académie de Berne, Stapfer reçoit un subside qui lui permet de se rendre à Göttingue parfaire sa formation. Quinze lettres écrites de cette ville font revivre l'ambiance étonnante d'une université où enseignaient des professeurs aussi célèbres que le philologue Christian Gottlob Heyne, les théologiens Michaelis et Koppe, les historiens Eichhorn, Spittler, Meiners, le géographe Forster. Il y régnait une remarquable liberté d'esprit et une tolérance qui aideront le jeune Bernois à élargir son horizon. Sa vie quotidienne est studieuse ; il se lève à six heures et consacre toute sa matinée, ainsi qu'une partie de l'après-midi à l'étude. Dans ses lettres à sa mère, sa principale correspondante, Stapfer raconte en français et avec spontanéité ses enthousiasmes, ses petits ennuis de santé, ses rencontres avec les grands esprit qu'il cotoie. Il échange quelques lettres avec Hans Georg Zimmermann, le célèbre médecin de l'électeur-roi de Hanovre et, sur son invitation, il se rend à Hanovre faire sa connaissance. L'amitié de ces deux hommes, si éloignés par l'âge, ne cessera qu'à la mort de Zimmermann. Une partie des lettres du recueil, et des plus intéressantes, lui sont adressées ou émanent de lui.

Stapfer quitte Göttingue le 1<sup>er</sup> octobre 1790 pour se rendre à Londres et son journal de voyage relate la traversée de la Hollande, le séjour à La Haye et l'arrivée à Londres, le 18 novembre 1790. Ces notes, qui vont de la simple indication de changement de lieu aux réflexions philosophiques ou théologiques, ainsi qu'à de vivantes descriptions de ses compagnons de voyage ou des lieux traversés, sont fort amusantes.

Mais c'est à travers ses dix lettres d'Angleterre que nous voyons le mieux peut-être quelle impression a laissé sur le jeune homme ce pays, cette monarchie où règne plus de liberté que dans la République de Berne. Que Stapfer ait été conquis par les Anglais serait peu dire, il est littéralement envoûté et il ne se défendra pas plus tard de la réputation d'anglomanie. C'est avec enthousiasme qu'il décrit à sa mère ou à Hans Georg Zimmermann sa visite à Oxford, sa découverte du théâtre, la cha-

---

<sup>1</sup> Adolf Rohr, *Ph. A. Stapfers Briefe aus England und Frankreich 1790/1791*, Aarau 1966.

<sup>2</sup> Adolf Rohr, *Von den geistigen Voraussetzungen für Philipp A. Stapfers helvetischen Erziehungsplan*, in *Festgabe Otto Mittler*, Aarau 1960.



leur de l'accueil qui lui est fait partout, les débats à la Chambre des Lords et aux Communes. Il décrit longuement celui qui l'a impressionné par dessus tout, Pitt ; il raconte aussi la querelle entre Fox et Burke...

Le 11 juin 1791, il prend le chemin du retour ; ce chemin passe par Paris où Stapfer arrive au moment même où le Roi s'est enfui et où la tension est extrême. Favorablement impressionné par le calme d'une population qu'il imaginait en délire, il assiste aux débats de l'Assemblée nationale et aux joutes oratoires au Club des Jacobins. Tout cela lui sera reproché à Berne où ses agissements sont fidèlement rapportés.

Au début du mois de juillet, il quitte Paris pour Genève, puis pour Vevey où la famille de Lom retient le jeune « Anglais » et insiste pour qu'il assiste à la Fête des Vignerons qui doit avoir lieu le 22 août. Ayant réussi à échapper aux attentions d'une famille un peu encombrante, Stapfer est de retour à Berne au milieu du mois de septembre. La dernière lettre du recueil, adressée à Zimmermann, relate les ennuis du jeune homme : sur le point d'être nommé professeur à l'Institut politique (créé en 1787), il est en butte à l'hostilité du Conseil secret qui tente de faire pression afin d'empêcher un « jacobin » d'exercer sur la jeunesse bernoise une influence dangereuse.

La vivacité d'esprit, la curiosité, la spontanéité que reflètent les lettres et le journal de Stapfer permettent de compléter le tableau du caractère de l'homme d'Etat helvétique, tel qu'il ressort des ouvrages publiés par R. Luginbuhl<sup>3</sup>. Nous comprenons mieux ainsi comment un jeune théologien bernois, issu de famille patricienne, a associé son nom à ceux de la République helvétique et de l'indépendance du canton d'Argovie.

Pour la facilité de la consultation, il est peut-être à regretter que l'intéressant appareil de notes et identifications des personnages ne soit point lié au texte par des appels de notes ; mais ce n'est là qu'un détail qui ne saurait faire oublier l'intérêt de l'ouvrage.

Marie-Claude Jéquier.

---

<sup>3</sup> *Aus Philipp Albert Stapfer's Briefwechsel*. Hrgn. von Dr. Rudolf Luginbuhl. Basel 1891. 2 vol. (Quellen zur Schweizergeschichte XI-XII).